

Hétérogénéité et variation.  
Perspectives sociolinguistiques,  
didactiques et anthropologiques

Martine Dreyfus et Jean-Marie Prieurs (Dirs.)

Publié avec le concours de Montpellier III,  
de l'IUFM (Montpellier II),  
et de l'Institut Universitaire de France

Michel Houdiard Editeur

## CHAPITRE 5

### JE, MOI ET LES AUTRES : DES LOCUTEURS A UX ACTEURS DANS LA DYNAMIQUE COMMUNICATIONNELLE

*Robert Nicolai*

Institut universitaire de France  
et Université de Nice-Sophia Antipolis

Avec un titre tel que *'Je, moi, et les autres : des locuteurs aux acteurs dans la dynamique communicationnelle'* l'on doit sans doute s'attendre à un développement centré sur le 'locuteur', le 'sujet', 'l'acteur'. Autant de termes (dont la définition n'est pas toujours stable) qui sont concernés par les questions de la subjectivité, de la construction de soi, mais aussi de l'intersubjectivité et de l'évaluation des autres. Autant de termes qui supposent que nous nous inscrivons dans la langue que nous déterminons et qui nous détermine. Autrement dit, autant de termes qui ont à voir avec de 'grandes questions' telles la *construction du sens* dans les interactions, *l'élaboration des représentations (collectives et/ou individuelles)* et *des formes* dans le procès langagier et dans les figements et transformations linguistiques qu'ils induisent... Même si l'on n'est pas très sûr de ce que l'on doit entendre par « *construction du sens* » (le *sens* de quoi?, la *construction* par qui?); même si le terme « *représentation* », de Durkheim à Freud, de Wundt à nos anthropologues et sociologues actuels retient sans doute une part d'indétermination et de variabilité dans ce qu'il est censé désigner... Ce que traduit correctement la locution « ont à voir »

Disons que je m'intéresserai à 'je' en tant que de la place d'énonciation dans laquelle il s'inscrit, il exprime le sujet au sein du *procès de communication* et l'atteste dans la langue (Benveniste [1958] 1966, bien sûr). Je m'intéresserai aussi à 'moi' en tant qu'il s'agit sans doute d'une « représentation » que *je* 'construis' face aux '*autres*' et avec leur concours, dans un rapport évident au '*tu*' de l'interlocution, contextualisé par l'ensemble des entours (cf. Coseriu) identifiables dans le *hic et nunc*; en tant qu'il s'agit d'une objectivation essentielle dans ce même procès de communication qui nous insère / enserme, objectivation qui au-delà du fait d'être partagée, n'implique pas qu'elle soit perçue de la même manière par ceux qui la partagent. Autrement dit, en tant qu'il s'agit de *mon* objectivation (action et

résultat). Je m'intéresserai également aux 'autres' qui, eux, en rapport avec 'moi' qui participe de leurs autres (à eux) – se co-construisent et avalisent ma propre double objectivation dans une intersubjectivité généralisée. Laquelle à la fois se construit de ce procès, se scinde et se refend dans son actualisation continue. Autrement dit encore, on entendra plus précisément par 'procès de communication' le procès au cours duquel s'échangent et se construisent non seulement des informations explicitées sur le monde et les acteurs du monde, mais aussi des informations partageables implicites de cette communication en cours dans un contexte d'intersubjectivité.

Enfin je retiendrai sans doute un cheminement qui, partant des 'locuteurs' saisis dans leurs jeux de rôle au sein des places qu'ils occupent dans la construction intersubjective telle que Benveniste l'avait identifiée<sup>1</sup> comme condition du langage et manifestation du sujet, ira vers des 'acteurs' qui, à travers la polysémie du terme qui les désignent, à la fois *jouent* et *agissent* concrètement au sein d'un procès continu, nécessaire à cette construction de sens et à cette élaboration de formes dont nous sommes tous parties prenantes. Jouent et agissent en intégrant au-delà de l'activité interactionnelle qui divise et articule le *je* au *tu*, au-delà d'un simple 'il', objet bien connu de description saisi dans le discours mais donné comme exclu de l'allocution<sup>2</sup>.

#### LE DISCOURS DE LAVOISINE

À partir de là, le thème que je retiens dans l'argumentaire de cet ouvrage est celui de la « *Variation linguistique, variabilité, hétérogénéité, « pluri-style » du locuteur* » avec son explicitation que je reprends ici :

« Les études récentes sur la variation linguistique et langagière de même que les nouvelles orientations données à l'anthropologie linguistique permettent-elles de reconsidérer les points de vue (théories, méthodes, etc.) qui ont orienté la prise en considération et la définition de la place du locuteur ? »

Ce sera par rapport à ce thème que je tenterai de situer, 'je', 'moi' et les 'autres'. Je le ferai en reprenant une nouvelle fois un exemple qui m'a déjà servi à deux reprises (2001, 2007a) et que j'approfondirai encore en essayant d'aller un peu plus loin dans l'analyse. Il s'agit d'un fragment de discours rapporté. Le fragment suivant : '*Alors quand je l'ai vu je lui ai dit « Emile ! Tu vas pas me faire ça ! »*'. Ce fragment, proféré par une habitante (V) d'un village de l'arrière-pays niçois (Le Broc) à l'attention de son voisin (M) avec qui elle était en conversation à propos d'un problème auquel elle avait été confrontée est tiré d'un échange amical tenu sur une placette publique de ce village. Précisons que, à la

différence d'Emile (E), la personne mentionnée dans ce fragment, qui était l'interlocuteur de V au cours de l'échange langagier rapporté, ni V ni M ne sont originaires de ce village. Et c'est cela qui est important ici.

Quelle sera la fonction de cet exemple? Soyons clair: ce sera celle d'être *un exemple*: il est une illustration symbolique et condensée du point de vue qui m'intéresse<sup>3</sup>. Les développements théoriques et épistémologiques que je pourrais introduire à sa suite *dérivent* de l'analyse et de la réflexion que je fais à son propos et – bien évidemment – de celui des dynamiques semblables observées dans les procès communicationnels (résultant donc d'une implicite généralisation), mais pour autant ils ne se *déduisent* pas de lui. Il s'agit donc simplement d'un procès d'interprétation et de rationalisation. On retiendra ainsi qu'il y a à la fois un pont et une faille entre les phénomènes empiriques que l'exemple illustrera et les constructions épistémiques que je mets en rapport et il importe de le souligner. L'exemple ne prouve ni ne valide en aucun cas la construction épistémique, il développe tout simplement une *résonance* qui rend fonctionnelle cette construction épistémique dans une recherche de cohérence globale où, après avoir « fait sens », elle risque de « prendre du sens », de valoir pour 'signe' et de signifier comme toute construction sémiotique (donnée ou non pour 'scientifique') dans l'espace anthropologique particulier des élaborations épistémiques propres aux « sciences humaines »

Alors, trêve de ratiocinations: qu'est-ce qui est intéressant dans cet exemple? Ce ne sont pas les caractéristiques linguistiques de l'énoncé proféré mais plutôt la modalité de sa mise en œuvre: le fait qu'il représente le lieu d'un procès de théâtralisation (encore un terme dont l'apparente charge intuitive cache un flou définitionnel).

Rendons compte:

En effet, tandis que V énonce le fragment A « *Alors quand je l'ai vu, je lui ai dit* » avec l'intonation qu'elle adopte dans ses interlocutions ordinaires avec M, c'est-à-dire sans trace sensible de ce que pour une raison ou pour une autre beaucoup qualifieraient de « méridionalité », le fragment B « *Emile tu vas pas me faire ça!* » est caractérisé par plusieurs des « stéréotypes » susceptibles de manifester cette méridionalité tels que *schwa*, *accent tonique*, *scansion syllabique*, etc. Étant toutefois entendu que, pour une positivité donnée, « être reconnue comme stéréotype » n'implique pas pour autant que cette positivité-là soit unanimement reconnue comme telle et analysée en conséquence; de même que le fait de partager l'opinion qu'une positivité est un stéréotype n'implique pas pour autant qu'une même valeur / signification lui soit attribuée par tous ceux qui lui auront concédé ce statut particulier.

Ainsi, dans notre exemple, il se trouve que V rapporte non seulement son échange avec E mais aussi la modalité discursive méridionale particulière qu'elle avait choisie comme « convenante / adaptée » à

cette situation d'interaction: elle présente donc – et fournit comme information – ce qu'elle a dit mais aussi *le fait* qu'elle l'a dit *par le biais* de cette modalité discursive-là. Corrélativement, dans son interaction avec M, le rapport qu'elle fait de cet usage particulier présuppose que, sur la base d'une connaissance d'arrière-plan tacitement partagée, M est potentiellement capable d'identifier cette façon-là de parler et, le cas échéant, de lui attribuer une signification utile (sans quoi aucune information ne serait fournie).

Dès lors, mimant les pratiques classificatoires du moment, j'avais « ludiquement » proposé un inventaire *a priori* des « codes » disponibles prélevé dans le « grenier à pensées / penser » des spécialistes qui se penchaient sur ce genre de problématique dans les années '80... et qui, pour certains d'entre-eux, semblaient avoir avaient tendance à supposer que les catégorisations qu'ils proposaient étaient isomorphes à des réalités positives concrètement objectivables et potentiellement stables, et donc qu'elles les identifiaient, les recouvraient et en rendaient compte. Comme si l'option classificatoire du chercheur, par le fait même qu'elle introduisait un certain ordre dans le donné, qu'elle permettait en quelque façon un certain rendu compte du phénomène, était susceptible de l'expliquer. Alors, soit donc un inventaire (éventaire?) de quatre strates / registres / niveaux / codes / lectes / façons de parler, ou toutes autres dénominations classificatoires propres à « plaire », et potentiellement susceptibles d'être caractérisées (implicitant une attribution de propriétés à l'objet) / identifiées (implicitant une reconnaissance de propriétés de l'objet) par des faisceaux de traits formels empiriquement identifiables bien que potentiellement variables. Les voici :

1. *Le français vernaculaire indigène* (FVI)<sup>4</sup>, parlé par les locuteurs villageois âgés qui possèdent plusieurs registres langagiers dans un continuum dont une limite est une forme de français local, et l'autre est une forme de discours mélangé où alternent français vernaculaire et dialecte dans des proportions qui varient en fonction des locuteurs, des thèmes, des situations, des rituels d'interaction, etc. (Mais finalement, qu'est-ce qu'un continuum? qu'est-ce qu'un registre?).

2. *Le français local non-indigène* (FL) dont M et V font leur usage ordinaire. Il peut actualiser des formes méridionales urbaines du français ou bien des formes non-méridionales mais dans tous les cas il est catégorisé comme manifestant des formes de parler différentes du FVI; et souvent, elles en sont effectivement distinctes dans le détail de leurs matérialités. Les locuteurs qui les emploient ne sont pas (ou plus) intégrés dans la communauté villageoise traditionnelle et ils ne maîtrisent pas (ou plus) le dialecte. (Mais qu'est-ce qui donne une validité – dans quel système de pertinence – à la distinction entre ces strates et les potentielles strates interstitielles qui les composent?).

3. *Le troisième code* (FVE). Avec son caractère affiché de

« méridionalité », le fragment B, « *Emile tu vas pas me faire ça!* », que V rapporte à M, mime une modalité de profération qui ne relève pas du répertoire normalement utilisé par V dans ses interactions ordinaires avec M. Ce fragment B est caractérisé par des traits, donnés pour « évidents » parce que stéréotypés, du parler FVI de son interlocuteur indigène. Appelons *français vernaculaire étranger* (FVE) ce type de discours produit par des locuteurs non-indigènes (tels que V), *qui se donne (est donné)* pour une approximation du FVI; mais sans en être puisque d'une part il est proféré par des locuteurs non-indigènes et d'autre part il ne retient que quelques-uns de ses caractères formels qu'il reformule en situation.

On remarquera que dans la stratégie de son emploi, cette matérialisation en situation d'un usage FVE n'est pas sans avoir de rapport avec des pratiques bien connues de rapprochement / éloignement occasionnellement objectivées dans des manifestations discursives telles que le *foreigner talk*, etc.; elle n'est pas non plus sans lien avec des pratiques de construction d'appartenance fondées sur l'élaboration / l'effacement de frontières que les acteurs de la communication développent et utilisent stratégiquement dans leurs activités collectives ordinaires. Enfin, je pense aussi qu'elle n'est pas sans lien avec une fonctionnalité réflexive de l'usage du langage qui ne relève pas de la fonction de communication mais d'une manifestation parallèle de son pouvoir d'expressivité (terme dont il importerait de préciser le flou).

4. *Le FVE 'prime'* (FVE'...). Lorsque V relate à M le discours qu'elle a tenu à Emile dans une modalité qui, au premier abord, pourrait être prise pour du FVE, est-ce vraiment du FVE qui est actualisé? Pour V, il va de soi que M est un producteur potentiel de discours FVE (au même titre qu'elle-même) et c'est justement pour cette raison qu'il ne saurait en être l'auditeur légitime puisque – par définition – pour en être auditeur légitime, *il faut être indigène du lieu*. Je rappelle que le FVE, tel que je viens de le postuler, n'est parlé de façon appropriée que dans l'interaction entre locuteurs non-indigènes et locuteurs indigènes dès lors que, dans ce type particulier d'interaction, les premiers s'appliquent – consciemment ou non – à développer une stratégie de rapprochement symbolique avec les seconds.

De fait V, en produisant son énoncé de type FVE dans des conditions illégitimes puisque proféré à l'intention d'un auditeur local mais non-indigène, montre qu'elle a « intégré » cette contrainte car si l'énoncé qu'elle rapporte connote bien la matérialité d'une réalisation FVE, il s'en distingue aussi par un certain nombre de caractères qui manifestent la théâtralisation / mise en scène qu'elle introduit en situation de discours rapporté: par exemple, l'hypertrophie de certains marqueurs sociolinguistiques parmi les plus stéréotypés qui, pour les non-indigènes, symbolisent l'appartenance au FVI. Autrement dit V,

en situation de discours rapporté face à un locuteur non-indigène connaissant le milieu et susceptible de pratiquer le FVE comme elle, utilise non pas ce FVE mais une *forme modifiée* de ce FVE pour lui signifier par ce nouvel usage qu'elle a utilisé le FVE dans l'interaction qu'elle rapporte. Appelons FVE', cette forme distanciée (théâtralisée).

Cette pratique est ainsi intéressante puisqu'elle met en évidence le fait bien connu que ce n'est pas la reproduction matérielle à l'identique d'un phénomène (ici un mode de parler) qui permet de le signifier mais sa reconstruction et son pointage au travers de quelques traits reconnus pour être spécifiques du phénomène considéré<sup>5</sup>. Autrement dit, ce n'est pas la conformité matérielle du donné qui est utile, mais seulement l'identification de quelques marqueurs fonctionnant connotativement et qui, renvoyant symboliquement au phénomène, sont suffisants pour signifier une appartenance catégorielle<sup>6</sup>. Nous sommes-là au niveau de la création des signes et de la construction sémiotique dans toute leur généralité. Dans un autre registre, nous nous situons au niveau de la fabrication d'une *caricature*, ou bien, si l'on préfère une image plus aérienne, nous nous trouvons au plan de l'élaboration d'une *épure*. Décalage qui est le propre de toute représentation et inclut – par l'existence de la différence même – 'je', 'moi' et les 'autres' dans ce qui s'élabore, liant ainsi de façon étroite un procès de communication et un procès d'expressivité dont la récupération sémiotique en tant que signe est toujours une possibilité.

Il s'ensuit que, dans une clôture que, métaphoriquement, je pense pouvoir décrire comme une structure de Möbius<sup>7</sup>, à la fois les matérialités construites dans les échanges et les acteurs de ces échanges communicationnels (impliquant à la fois les usagers et les descripteurs) participent à la dynamique des langues et à leur construction dans un même plan qui, paradoxalement, n'est objectivable que parce que la subjectivité de ces acteurs trouve sa place dans la boucle 'uni-planaire' ainsi construite.

#### THÉÂTRALISATION

Le FVE' (forme langagière distanciée du FVE utilisée uniquement entre non-indigènes) correspond donc à une *re-présentation* (épurée ou caricaturisée) du discours FVE. Produit en différé et hors du contexte naturel d'actualisation du FVE, il fonctionne en tant que signe dans la mesure où cette mise à distance et cette re-présentation correspond à un procès sémiotique. L'usage FVE' suppose ainsi à la fois une mise en scène du FVE et la nécessaire maîtrise de la sélection des contextes et des conditions d'interlocution car de même que l'usage du FVE est contraint puisqu'il ne peut être actualisé que dans l'interaction entre indigènes et non-indigènes, l'usage du FVE' est aussi contraint puisqu'il ne peut être actualisé qu'entre locuteurs non-indigènes et dans une

visée théâtralisée. En effet, ainsi que je l'ai précédemment suggéré, il ne peut pas être utilisé avec les locuteurs légitimes du FVI (locuteurs indigènes) qui le considéreraient comme une pratique sans doute insultante, ce qui aurait pour effet de le rendre contre-productif et de stigmatiser celui qui l'actualiserait. Dès lors, l'on concevra que, dans son principe, en tant que dynamique, le processus général de création langagière, la théâtralisation (autrement dit, l'opération de détachement ainsi manifestée par le jeu de la re-présentation 'en décalé' à l'œuvre dans cet emploi) n'a pas de raison de ne pas se réactualiser si nécessaire. Cette dynamique semble pouvoir fonctionner comme un outil dans un procès de génération d'une stratification langagière potentiellement susceptible de figement, complètement déterminé par des procès interactionnels dirigés dans le *hic et nunc* par les acteurs des échanges qui fonctionnalisent leurs perceptions historicisées et l'historicité de leurs perceptions dans la construction / sémiotisation de signes et qui intègrent une dimension d'expressivité (de nature subjective) dans la pratique communicationnelle (de nature objective) classiquement et explicitement retenue. Dans une visée dynamique, l'on conçoit dès lors la possibilité d'une nouvelle théâtralisation, d'un nouveau détachement, s'il se trouve qu'une autre conjoncture, qu'un autre contexte de communication justifie une nouvelle prise de distance, *ad infinitum*.

Pour garder notre exemple, la possibilité de détachement pourrait se manifester dans le passage d'un FVE à un FVE", etc. et cette idée de la *réitération du 'prime'* ainsi formalisée rend compte symboliquement de la pratique de la théâtralisation du jeu d'une expressivité intrinsèque à l'usage de la langue ; elle traduit la complexification potentielle d'une stratification langagière en retenant l'une des façons dont les locuteurs peuvent s'y prendre pour introduire la plurivocité potentielle que nous activons dans notre communication et le procès sémiotique (procès de détachement) qui est celui de la construction des signes. En conclusion, le procès de détachement qu'est la théâtralisation fonde la mise en signification de ce qui se produit et permet d'interpréter formes, traits et énoncés à fin de reprise et de détachement ultérieur ; il implique la rétention d'une historicité qui à la fois introduit la distance et fait le lien avec ce qu'il met en scène.

#### CE QUE L'ON PEUT EN DIRE

Pratiquement, au sein d'un discours monolingue, cet exemple aura voulu montrer un procès qui, dans le jeu de théâtralisation qu'il met en œuvre, permet de percevoir la réalité du contact de langues qu'il intègre, bien qu'*aucun bilinguisme ne soit présent* (le FVE le manifeste et le FVE le mime). Non nommée, non utilisée, la « donnée » dialectale (réelle, mythique ou construite) est retenue ici en tant que *ressource discursive* (choix conscient ou inconscient de formes) et reconnue

en tant que *ressource identitaire* (représentations catégorielles figées ou labiles). Ses caractères / stigmates sont utilisés et manipulés au travers de jeux stratégiques dans une discursivité qui, d'être manifestée, s'élabore / peut s'élaborer en norme. La référence dialectale ainsi récupérée est potentiellement reconstruite comme nouvelle référence sur la base de marqueurs matériels dont la nature linguistique n'a pas d'importance particulière. C'est donc par un *bricolage* au sens de Lévi-Strauss (1962)<sup>8</sup> sur le matériau disponible que cela se construit. Bien sûr, au plan général, la « donnée » n'est pas nécessairement dialectale; il peut s'agir de n'importe quelle modalité de différenciation actualisée, et susceptible de créer une distance par un jeu de cristallisation des formes auxquelles une signification en référence à une historicité reconnue est affectée.

Autrement dit, tout se passe comme si les traits linguistiques se mettaient à fonctionner (c'est-à-dire, étaient fonctionnalisables) en tant que *matériau* disponible et en tant qu'*outils* potentiels dans un cadre qui n'a plus rien à voir avec la transmission d'une information référentielle. Ce qui n'empêche pas que des structurations non-référentielles ainsi constituées dans le *tissu communautaire*<sup>9</sup> puissent finir par se figer puis, le cas échéant, se restructurer au niveau systémique. Il s'y appliquera alors la mécanique structurelle et cognitive – toujours présente – que nous appréhendons habituellement à travers les descriptions et les théorisations linguistiques.

Pour résumer, l'on pourra retenir que cet exemple qui, dans une perspective pragmatique et stylistique, aurait pu n'être traité que comme un cas ordinaire de discours rapporté, permet de souligner quelques caractéristiques souvent occultées de la manifestation '*du linguistique*'<sup>10</sup> dans la communication en général, soit :

- L'importance première de *l'hétérogénéité* : celle des formes et représentations (qu'il s'agisse de traits matériels ou de ce que l'on construit et reprend souvent par les dénominations de 'variétés', 'styles', etc.) et celles des dynamiques (détachement, théâtralisation, etc.) qui permettent de les développer et de les fonctionnaliser ... saisies dans la multiplicité de leurs actualisations linguistiques (cf. la réitération et la progression du 'prime' exemplifiée dans le cas du FVE et l'élaboration des matérialités retenues comme caractéristiques / stigmates qu'on typifie ensuite);

- L'importance de *la mise en variation* qui en tant que ressource, est une dimension fondamentale dans l'élaboration de ce qui *fait sens* (cf. la capacité d'écart et de recatégorisation en contexte, et la reconnaissance d'une *variabilité fonctionnelle* aussi bien dans la dynamique des langues que dans la construction du sens);

- L'importance non seulement de notre '*présence*' mais aussi de notre '*in-sistance*' (« appuyer sur »!) en tant qu'*acteurs* (avec cette double référenciation à ceux qui « agissent » et à ceux qui « jouent ») dans

la dynamique communicationnelle. Présence et in-sistance qui permettent tout autant à cette dynamique d'exister, à ses manifestations matérielles de se pérenniser, qu'au sens de s'actualiser au croisement de formes, de représentations récupérées ou émergentes, de mises en contexte dans un procès d'historicisation du tout. Ce qui, au sein d'un espace anthropo-social global, renvoie sans doute à 'je' et aux 'autres'. Car, dans ce procès, à la fois, 'je' écrit la pièce, 'je' est dans la pièce et 'je' est le cadre et la mesure de la pièce.

Parallèlement, l'exemple conduit à problématiser l'évidence et la nécessité de l'*homogène* et du *systémique* en tant que ces caractères représentés, sont à la fois une nécessité pour comprendre ce qui se passe, et une résultante de ce qui se passe. Les entités ainsi homogénéisées et systématisées sont des constructions secondes *dotées de sens par cette construction même* (cf. l'essentialisation des pratiques FVI, FVE, etc. pour la communauté qui en actualise les formes et se les *re-présente* et pour les linguistes qui se les *représentent*). Il y a sans doute, dans le procès d'homogénéisation, à la fois une essentialisation de ce qui est construit et une homéostasie<sup>11</sup> visant à sélectionner une forme susceptible de faire / représenter le « sens » de ce qui est retenu par des voies qui, mettant potentiellement en œuvre l'ensemble des options communicatives dans un espace anthropologique, ne sont pas, par là même, limitées à des dynamiques linguistiques. Autrement dit, ce qui est stable, ce ne sont pas les constructions objectivées mais les dynamiques mises en œuvre par les participants soit pour manifester les phénomènes décrits, soit pour décrire les phénomènes manifestés.

Notons aussi que cette saisie d'une *variabilité fonctionnelle*, et de la *réitération du prime*, cette mise en évidence de la théâtralisation qui prend en compte à la fois les acteurs de la communication et les produits de leur action dans le procès de construction de sens, donne son importance à une pratique « de création de différences » (éventuellement connotée) qui est à l'œuvre dans ce procès voisin qu'est celui de la *crystallisation stylistique*. Le 'style' (ou plutôt la 'stylistique') est un procès normal dans le fonctionnement communicationnel, et *a fortiori*, dans le fonctionnement langagier. Il est bien connu qu'il y a différentes acceptions du terme 'style': celles qui, d'un côté, renvoient à l'*individu* dans son particularisme et son idiosyncrasie, renvoi toutefois reconstruit afin d'établir son image en 'type' dont on sera ensuite à même de reconnaître la singularité; celles qui, d'un autre côté, renvoient à une *représentation normative*, dépersonnalisée, mais conjoncturellement et historiquement assignée à un mode d'être, de présenter, de parler strictement catégorisé. Il y a donc une double perception du style (triviale pour tous les stylisticiens) en tant que d'une part, il correspond à un *déterminisme social non choisi* (imposé aux individus en tant que représentation signifiante d'un mode de représentation collectif), et que d'autre part, il correspond à une *subversion des règles sociales* qui

se manifeste dans l'expression d'un *particularisme choisi* par l'individu (imposé au groupe comme représentation d'un mode de représentation individuel d'une expressivité qu'il modulera).

Alors, finalement, à quoi pourrait conduire une telle analyse? Probablement à prendre un peu de recul pour reconsidérer à la fois le champ de nos recherches, nos élaborations épistémiques, les cadres théoriques de nos approches. Et peut-être aussi à revoir notre *place* dans l'ensemble de ce procès qui au sein d'une hétérogénéité où nous retenons un certain nombre de « balises », nous permet de construire et de donner à voir / comprendre des représentations marquées dans et par leur historicité, c'est-à-dire par notre *insistance* à les construire et/ou à les reconnaître.

Avec un recul supplémentaire, cette analyse pourrait aussi contribuer à redessiner les contours d'une théorie du langage et de la communication en se référant non plus au cadre d'une espace 'linguistique' au sens strict mais à un espace 'anthropo-social' (Nicolăi, 2008a). Il vaudrait sans doute la peine que, de façon plus explicite que par le passé, l'accent soit mis sur les procès de transformation des formes et des représentations et sur l'implication des 'acteurs' dans ces procès. Acteurs qui sont identifiés dans leurs fonctions de 'constructeurs de significations' et de 'passeurs de sens' au sein de la communication ordinaire. Acteurs qui développent des formes et créent du sens. Acteurs qui sont les évaluateurs et les descripteurs de leurs propres productions (par 'acteur' je désigne donc tous ceux qui – agents, locuteurs, sujets – quels que soient les niveaux et les finalités de leur action, communiquent, pratiquent les langues, modifient leurs outils de communication, agissent sur eux, les évaluent, les caractérisent et/ou les décrivent). Le défi à relever se situe dans cette recomposition et dans l'analyse de cet espace anthropo-social où les 'acteurs', bien évidemment contraints par nos déterminismes cognitifs et perceptifs, sont considérés dans leurs agissements (création, sélection et construction de formes et de représentations) comme dans leurs œuvres (signes et symboles qui fonctionnent en tant que matérialités dans les systèmes construits).

Ayant désormais abandonné la perspective des '*locuteurs*', il est sans doute temps de nous intéresser aux '*acteurs*' dans la dynamique communicationnelle.

#### CE QUE L'ON PEUT EN FAIRE

D'entrée de jeu, je retiens le besoin d'une approche fondée sur trois pertinences données pour interdépendantes et qui renvoient à trois orientations de recherche qu'il importe de lier :

appréhender *la façon dont les formes linguistiques et les usages langagiers*

se développent, se transforment, puis sont décontextualisés et imposés dans l'espace anthropo-social en tant que signes et symboles au sein de la communication humaine.

prendre explicitement en compte *les activités et l'activisme* des 'acteurs' dans leurs échanges communicationnels (par 'activisme' j'entends une activité volontaire orientée vers l'obtention d'un résultat particulier: l'activisme implique nécessairement l'activité des acteurs, mais le contraire n'est pas vrai).

développer une *réflexion épistémologique sur la place de l'interprétation* dans l'analyse: celle des utilisateurs et celle des descripteurs; réflexion susceptible de conduire à repenser une théorie du langage et de la communication.

#### LES ACTEURS DANS L'ESPACE ANTHROPO-SOCIAL

En rapport avec cette approche, il me paraît important de s'intéresser à quatre thèmes que j'énumère ci-dessous avant d'entrer dans le détail de leur présentation:

1) l'*'espace de variabilité'*, donné comme nécessaire au fonctionnement linguistique et langagier;

2) le *'procès de sémiotisation'* au travers duquel les acteurs construisent et font émerger signes et représentations ainsi perçus dans leur 'homogénéité';

3) la *'dimension de la naturalité'* qui fait le lien de l'arbitrarité postulée de la construction formelle des signes à leur dépendance envers la réalité de nos potentialités psychophysiologiques;

4) et enfin, la *'relation description-descripteur'* qui problématise la place de l'acteur dans le procès d'élaboration des connaissances et permet sans doute le bouclage du tout dans la schématisation de cet anneau de Möbius dont j'ai mentionné l'intérêt métaphorique.

#### L'ESPACE DE VARIABILITÉ

On sait que la communication se développe dans une incertitude de mise en signification et par le biais d'une multiplicité indéterminée de formes variantes potentiellement déviantes. Formes qui sont continuellement interprétées en contexte grâce à des indices qui permettent d'ancrer des significations et conduisent, au moins occasionnellement, à leur stabilisation sinon à leur détachement et à leur élaboration en tant que signes fonctionnalisés dans des systémiques décontextualisées. Cela peut se manifester par des formes globales telles que l'exemple du FVE l'a suggéré à propos des pratiques de théâtralisation qu'il a permis d'illustrer; mais on peut aussi, indépendamment d'une pratique de théâtralisation, citer à titre d'exemple d'ancrage de signification les nombreuses reprises

d'énoncés ou de termes que nous faisons couramment – qu'ils aient été phonétiquement ou sémantiquement « défectueux » (défauts de prononciation, lapsus, ...) ou, à l'inverse, qu'ils aient semblé particulièrement appropriés (bons mots, formules heureuses, ...) – « retenus » par l'actualité ou par toute autre source de marquage dans un espace social de communication et d'expressivité censé être suffisamment partagé pour qu'une connaissance commune « aille de soi » et « justifie » le rappel en le renvoyant à une 'communalité' (ce terme réfère à une connaissance commune censée n'avoir pas besoin d'être explicitée car supposée être partagée et nécessaire pour que la communication puisse fonctionner). Ainsi perçu, on remarque que les phénomènes de différenciation des formes et la création de variantes sont toujours potentiellement récupérables. Cela s'actualise dans ce qu'on nommera un 'espace de variabilité' qui constitue un potentiel de mise en signification utilisable pour moduler la communication ordinaire afin de la rendre efficace à travers la pluri-fonctionnalité qui la caractérise dans son développement *in situ*. En quelque sorte, à travers ce procès, les actualisations linguistiques et langagières intègrent une trace de leur usage dans une mémoire collective (qui n'est pas sans lien avec l'enrichissement du sens par connotation et la construction de la communalité); de la même façon, les reprises, les « ratés » intègrent l'empreinte de leur emploi au cours des procès qui les transforment en signes et/ou en représentations (qui, bien évidemment, sont aussi des signes).

Dès lors, on postule que le traitement des formes (de toutes les formes) dans un 'espace de variabilité' constitue l'une des fonctionnalités des langues au même titre que la reconnaissance des présupposés et des implicites que les approches pragmatiques nous ont habituées à analyser. Ce traitement est impliqué dans ce que j'ai proposé ailleurs d'appeler la 'dimension du « paraître »' (2008a). Cette dimension-là n'a pas fait l'objet d'une théorisation et n'a pas été traitée en tant que telle dans une approche de la dynamique des langues mais elle a vocation à être le lieu d'un important domaine de recherche : elle me semble aussi fondamentale que les deux dimensions bien connues de la désignation référentielle et de l'actualisation pragmatique. C'est elle qui se manifeste dans le traitement, la transformation et la création des formes, sans nécessaire finalité de désignation référentielle et sans nécessaire finalité de félicité illocutoire, afin de soutenir des effets de mise en signification, des stratégies d'expression de soi, des dynamiques de catégorisation et des pratiques de différenciation entre les acteurs des procès de communication.

Il s'ensuit que la capacité de variation est retenue comme un phénomène normal (sinon essentiel) du fonctionnement linguistique et langagier : comme l'un des moteurs de la création de sens et de signes, l'une de ses nécessités élémentaires puisque, dans l'espace de

variabilité, l'indétermination et la probabilité d'une signification à ratifier en contexte est toujours négociable et que, de ce fait, l'éventuel « donné comme raté », donné comme « décalé », donné comme « théâtralisé » est à la fois dysfonctionnel et fonctionnalisable. Ce 'donné'dont il est question va donc potentiellement signifier à travers sa mémorisation et la rétention de sa contextualisation. Il peut induire (créer) une norme, il peut s'introduire dans les usages, il peut se stabiliser en représentations, il peut enfin s'introduire dans la langue aux plans sémantique, lexical, phonétique, rhétorique. Les travaux empiriques et la réflexion théorique en rapport visent à porter sur le devant de la scène la fonctionnalité de cette variabilité et à développer une conceptualisation des dynamiques qu'elle autorise.

Éléments de synthèse: En rapport avec la notion d'espace de variabilité, il est possible d'envisager une analyse de la construction des styles et de la transformation des langues appliquée aussi bien aux objets traditionnels de la recherche sociolinguistique qu'à l'ensemble des situations de plurilinguisme. Il s'agit de fonctionnaliser des notions déjà introduites par ailleurs, telles 'feuilletage'(2001, 2003, 2005), 'répertoire non-fini'(2005, 2007), 'tissu communautaire'(2003) ; d'apprécier (et éventuellement de mettre en question) leur pertinence comme outils conceptuels et leur utilité dans l'étude des procès de mise en signification des formes (2007a, b) non seulement au niveau particulier d'une linguistique mais aussi au niveau général d'une « anthropologie sociale ». Une analyse des pratiques psychosociales, sociolinguistiques ordinaires dans l'échange communicationnel pourrait permettre d'ouvrir la réflexion dans cette voie.

#### LA DIMENSION DE SÉMIOTISATION

Il s'agit d'une dimension bien connue et essentielle qui concerne le procès de la construction symbolique et l'élaboration des signes. Elle correspond aux procès de création de sens et elle se construit sur une triple opération: la retenue d'une *historicité* nécessaire à l'émergence du sens, la prise de *distanciation* nécessaire à la constitution des signes et la prise en charge intersubjectivement avalisée des *représentations* ainsi construites. La sémiotisation se développe donc dans un procès général qui mobilise les capacités de symbolisation des acteurs dans un espace anthro-social global. Son application n'est pas limitée au langage car elle est active dans tous les domaines et à tous les niveaux où des acteurs de la communication trouvent les moyens de créer du sens et de (faire) partager des représentations symboliques dans l'espace communicationnel dont le langage, dans sa caractérisation linguistique, n'est qu'une dimension. On peut aussi penser aux représentations culturelles car les créations et les affirmations stylistiques, les frontières de groupes, les discriminations et les appropriations diverses, relèvent de

semblables procès qui contribuent *de facto* à la transformation des langues à tous les niveaux de structure. Lorsque l'espace communicationnel inclut la donnée linguistique, ce procès porte sur des usages langagiers et des formes des langues. Les énoncés proférés en contexte et les formes échangées deviennent des signes potentiellement insérés dans des chaînes d'interprétants (au sens de Pierce); ils relèvent alors d'une 'sémiotique', résultat figé de ce procès. Ils *prennent du sens* et peuvent ensuite (une fois sémiotisés) être réutilisés et réinvestis dans d'autres interactions langagières et d'autres procès de communication (échange et présentation). Le sens alors élaboré dans l'interaction est analysé comme le composé d'une trace contextuelle, réelle ou supposée, indice de son historicité, et de sa référence potentielle. On passe donc du '*faire sens*', qui organise entre les acteurs une modalité intersubjective de résolution de problèmes partiellement thématisée par des recherches interdisciplinaires sur la culture, la cognition et l'interaction, au '*avoir du sens*' qui renvoie aux inventaires (toujours en reconstruction) de signes disponibles à toutes fins utiles. Matériellement, le procès de sémiotisation est lié au concret des formes et des usages; c'est ce lien au concret qui assure le caractère empirique de ce qui se construit tandis que, comme je l'ai précédemment précisé, sa référence aux emplois antérieurs souligne son ancrage dans l'historicité.

En tant qu'il élabore du sens et fait émerger des signes, le procès de sémiotisation que les acteurs de la communication actualisent construit donc du 'distingué' – généralement de l'unitaire et de l'homogène – à partir du 'multiple' et de l' 'hétérogène' des matérialités et des représentations manifestées dans l'interaction, et renvoyées à l'espace de variabilité. Il construit du 'représenté' à partir du 'présenté' (cf. les normes d'usage et leur fixation en tant que codes y trouvent leur origine); il crée des symboles 'fonctionnalisables' par les acteurs dans leurs interactions. Finalement, l'espace de variabilité et le procès de sémiotisation sont intrinsèquement interdépendants dans les dynamiques de la communication, et leur croisement est un domaine de recherche à développer.

Eléments de synthèse: A propos de l'activité et l'activisme des acteurs, il importe de s'intéresser aux procès de sémiotisation qu'ils développent; cela peut se faire par l'étude de l'élaboration des formes, normes et représentations qui, décontextualisées, émergent en tant que signes. Il s'agit donc là d'appréhender la construction de 'l'homogène' dans ses modalités pratiques et dans son rapport à une historicité, que celle-ci soit effective ou simplement postulée (2007)<sup>13</sup>.

#### LA DIMENSION DE NATURALITÉ

La dimension de la naturalité se conçoit par le fait que si, sous l'effet d'une certaine réduction, on peut admettre (et l'on a admis) que

le procès de la communication est assimilable à de simples échanges linéaires d'entités discontinues et à la manipulation d'une systémique bien connue du A et du non-A indépendante de son support et de son contexte d'actualisation, la construction de sens corrélative de ce procès, la fonctionnalisation de ses résultats et la transformation continue qu'il atteste ne semble pas se rendre aux mêmes principes. En effet, dans la mesure où (comme on le constate dans tous les procès communicationnels) les acteurs humains non seulement utilisent mais aussi transforment, évaluent, historicisent leur communication et les outils de cette communication, ils développent une psychophysiologie de la perception et de l'action et marquent leurs outils par cette caractéristique-là. Il importe donc, à côté des approches sur nos capacités de conceptualisation et d'abstraction catégorielles, de s'intéresser à la matérialité des formes, à leurs caractéristiques physiques et aux liens psychophysiologiques qu'elles peuvent entretenir avec leurs représentations à travers l'ontologie que les acteurs de la communication développent en rapport; ce qui inclut non seulement la prise en compte d'une expressivité, mais aussi celle de la dimension émotionnelle et la référence à leur corporéité pour revenir, ce faisant, vers les capacités de perception et de symbolisation qu'elles autorisent. On suppose ainsi que le jeu des acteurs, leurs choix, tout comme la matérialisation des formes dans les procès communicationnels et leur élaboration cognitive, dépendent en partie de ces données-là. C'est ainsi que des travaux actuels conduits par des neurologues et des psychologues sur les émotions (cf. Cosnier, Damasio, Pagès et bien d'autres) ouvrent une voie que certains linguistes commencent à explorer.

Les références dans ces domaines sont bien évidemment anciennes lorsqu'elles renvoient à la motivation du signe, mais récentes lorsqu'elles font appel aux approches cognitives. On constatera donc qu'aux différents niveaux où ils interviennent, les acteurs semblent être capables de lier des catégories de signes et des structures conceptuelles (phonétiques, lexicales ou grammaticales) – dans leur émergence et dans la dynamique de leurs transformations – à un « ressenti / perçu psychophysiologique ». On peut même penser que, dans certains contextes, ces ressentis / perçus facilitent l'élaboration de représentations symboliques et de catégories de signes. C'est en partie cela que montrent les recherches sur le symbolisme phonétique, de Sapir à Ohala en passant par Guiraud; celles sur la naturalité des représentations sémantiques ou celles sur de potentiels universaux de grammaticalisation; ou encore les travaux psycholinguistiques et psychophonétiques de Fonagy. La dimension de la naturalité (partie prenante du jeu des acteurs et de la construction du sens au même titre que les dimensions référentielles et pragmatiques) introduit à des travaux sur la psychophysiologie

de la perception et ouvre la voie à des recherches phonétiques et lexicales qui croisent les procès de sémiotisation et s'insèrent dans l'espace de variabilité.

Éléments de synthèse : Dans le cadre d'une approche qui peut aussi bien être phonétique, lexicale ou discursive, il est sans doute nécessaire de s'intéresser aux contraintes psycho-physiologiques et à leurs effets psychosociaux qui, dans les procès de sémiotisation, ont une incidence sur les systèmes de représentation que nous actualisons et manipulons ; il s'agirait aussi d'apprécier de ce point de vue la forme, la stratification et la dynamique de leurs structures (cf. Fonagy, bien sûr, mais aussi, incidemment quelques intuitions, Nicolăi 1986, 2000 : 54-58).

#### LA RELATION « DESCRIPTION-DESCRIPTEUR »

Mais de mon point de vue, ce cadrage théorique ne saurait être fonctionnel s'il n'intégrait pas explicitement la 'problématique de l'acteur'saisie dans toute la complexité de ses rôles. En effet, l'acteur n'est pas un 'acteur logique' qui serait pris comme 'répondant théorique' de ce qui est décrit/interprété, tout en étant laissé à l'extérieur de sa construction : l'acteur dont il s'agit est au *centre* du débat. Il est actif, il interfère continuellement avec ce qu'il produit, il détermine ses actions et ses constructions épistémiques dans le même temps que, à travers un constant procès réflexif, il est déterminé par elles. Méthodologiquement, j'ai commencé par introduire une distinction entre deux catégories d'acteurs qui sont toujours présents et agissent sur des plans différents :

Les *acteurs 'séculiers'* : ce sont les usagers ordinaires des langues qui interviennent dans la constitution et la transformation des phénomènes et « jouent » normalement dans la clôture du système considéré (cf. locuteurs et communautés). Bref, sont des acteurs séculiers tous ceux qui actualisent et pratiquent le langage et qui, dans une intersubjectivité partagée, dans un espace communautaire qu'ils contribuent activement à développer (à créer, à enrichir, à appauvrir), stabilisent, revendiquent des formes linguistiques et langagières.

Les *acteurs 'réguliers'* : ce sont les descripteurs/évaluateurs des langues et des modes de représentation qui, quel que soit leur statut (linguistes, grammairiens, censeurs « légitimes » ou non, patentés ou non) produisent un discours distancié et réflexif par rapport aux pratiques, aux systèmes, aux représentations qu'ils se donnent pour objectif d'appréhender. Ils analysent, interprètent, mettent en évidence, développent et donnent à saisir les (représentations des) phénomènes linguistiques et langagiers qu'ils auront éventuellement construits sur la base de quelques traits, indices et régularités postulées. Par exemple, l'essentiel des conceptualisations sociolinguistiques actuelles relève du travail des 'acteurs réguliers' (2008b).

Ainsi, en changeant de place et de rôle continuellement – car il s'agit

plutôt de postures et de rôles ponctuellement investis par des agents humains qui, à un moment donné, se les attribuent ou se les voient attribués – l'ensemble des acteurs (réguliers et séculiers) participe à la construction (idéologique et matérielle) des langues et des modes d'exprimer, au développement des connaissances objectivées, à l'élaboration de schémas d'action, de comportements langagiers et de dynamiques de transformation linguistiques. Et *in fine*, il participe à la construction du sens.

Éléments de synthèse: En lien avec la façon dont nous, acteurs, construisons nos représentations, scientifiques ou non, il me semble important d'étudier les modalités épistémiques que nous actualisons et leurs effets-retours au plan général. Cela débouche sur la saisie de procès que j'ai commencé à appréhender par ailleurs tels que 'linéarisation', 'massification', '*Gestalt*', 'homéostasie' et 'catégorisation' (2007 : 108-118) que nous mettons en œuvre en tant qu'acteurs séculiers et en tant qu'acteurs réguliers, et qui engagent à une réflexion épistémologique sur cette activité de construction symbolique et d'élaboration de signes et d'interprétation (Nicolaï, 2000, 2003, 2007). Parallèlement, cela devrait permettre de réfléchir sur nos pratiques de recherche et de construction d'objets.

#### AFFINEMENT ET OUVERTURES

Dans le pré-cadrage que je viens d'esquisser – et qui devrait prendre sa force et sa validation de sa confrontation aux phénomènes empiriques – je choisis de retenir tout particulièrement deux modalités d'approche de la dynamique du langage stratégiquement articulées l'une à l'autre: celle de la 'dimension du paraître' et celle de la 'dimension de la naturalité'.

#### OUVERTURE SUR LA 'DIMENSION DU PARAÎTRE'

On sait qu'on ne peut pas ne pas signifier; on sait aussi qu'on ne peut pas échanger des signes sans modifier leur sens. En tant qu'acteurs de la communication, l'on ne peut pas ne pas se 'présenter' dans l'échange, et l'on ne peut pas non plus ne pas 'représenter' au moment même où nous 're-présentons' à la fois nous même et nos expressions communicationnelles (2001, 2007) dans un cadre qui donne sens à l'ensemble. L'exemple initial du 'discours de ma voisine' avait pour fonction d'illustrer / suggérer cela. Ainsi, nous représentons sans nécessairement savoir ce que nous représentons puisqu'on peut très bien représenter à son insu... Et l'on représente probablement toujours quelque chose à son insu. De fait, les signes, générés au cours du procès de sémiotisation, représentent... et les acteurs qui actualisent ce procès, re-présentent, se présentent et représentent

dans un même mouvement. À travers ces activités de présentation / re-présentation, les acteurs que nous sommes ne peuvent pas ne pas se poser stratégiquement par rapport à un cadre communicationnel postulé et toujours redéfini en situation, à l'intérieur duquel l'échange communicationnel s'actualise. Les usages sont ainsi diffusés comme normes dans ce cadre communicationnel et un activisme des acteurs est donc à envisager pour la conservation ou la rupture de ces normes, ce qui favorise sans doute le développement de ce que l'on peut tout aussi bien analyser comme des phénomènes de 'mode'(cf. « (Chez) nous, c'est comme ça qu'on dit, fait, etc.) facilement essentialisés en 'modes d'être'(montrant ainsi par le mimétisme, l'une des voies de construction de 'l'homogène' à partir de 'l'hétérogène').

Ceci étant, si les acteurs qui se situent dans un même cadre communicationnel ne partagent pas toujours le même point de vue sur la validité des usages, des façons de parler et des façons de faire dans le cadre considéré, cela peut entraîner des manifestations conflictuelles et des stratégies de résolution des problèmes posés, donnant ainsi lieu à un travail collectif sur la 'portée' de ce cadre communicationnel. Nous modulons toujours notre positionnement en rapport avec de telles clôtures et nous redéfinissons continuellement la 'portée' des cadres qui nous concernent, ce qui contribue à 'faire sens' pour la communication. Techniquement, on dira que la 'portée' est une mesure possible de ce qui correspond à une homogénéité de sens perçue (sous presse) dans une situation d'échange donnée. Les études interactionnelles et sociolinguistiques contribuent à appréhender ces dynamiques qui ne sont pas nécessairement concernées par la transmission d'une information référentielle ou par l'énoncé de propositions explicites: elles sont davantage impliquées dans ce que je propose aujourd'hui d'appeler la '*dimension du paraître*' (sous presse) qui est intimement liée à l'espace de variabilité dont j'ai mentionné la fonctionnalité dans les dynamiques de création de sens. Bien évidemment, comme je l'ai amplement mentionné, cela présuppose les acteurs, leur activité et leur activisme, ainsi que l'affirmation, la reconnaissance et la négociation d'une clôture nécessaire pour la construction d'une mise en signification. Nous avons là des éléments pour la compréhension des stratégies différentielles et des stratégies d'affiliation qui, à l'évidence, sont actives dans la constitution des normes et des effets de mode en général.

#### OUVERTURE SUR LA 'DIMENSION DE LA NATURALITÉ'

Alors qu'une saisie selon la dimension du paraître concerne l'articulation de l'espace de variabilité et de la sémiotisation, une autre saisie peut être orientée sur l'articulation de la naturalité et de la sémiotisation: il s'agit alors de s'intéresser au questionnement sur les

contraintes de la naturalité phonétique, sur leur récupération psychosociale et sur les procès de sémiotisation corrélatifs que cela détermine. Par exemple, on sait que dans le domaine phonético-phonologique, de nombreuses langues du monde connaissent des types de réalisations phonétiques qui semblent être « prédéterminés » pour rendre compte de certains sémantismes et pour signifier certains aspects des émotions. Cela se traduit souvent par un gonflement de l'inventaire des variantes phonétiques disponibles et des variantes sémantiques potentielles susceptibles d'être fonctionnalisées au plan linguistique. Les sous-systèmes phono-symboliques, les structures onomatopéiques, les interjections sont concernées, mais pas uniquement. Dans le lexique, certaines langues connaissent des catégories d'unités (cf. les idéophones dans les langues africaines) qui semblent être caractérisées soit par une motivation sémantico-phonétique, soit par un particularisme formel devenu l'indicateur du sémantisme de leur catégorie (structures ré-dupliquées, sérialité verbale, etc.). On sait aussi que la réflexion sur ce thème va de sa 'non prise en compte' délibérée au développement explicite de théories explicatives, en passant par la simple mention incidente et précautionneuse du phénomène. On constate également que son approche est souvent contestée car elle porte sur des représentations dont la mise en évidence ne résulte pas de procédures aisément objectivables (risques d'auto-construction) dans le champ linguistique ordinaire, ce qui conduit à les considérer comme entachées de subjectivisme. Il vaut la peine de s'intéresser à ces phénoménologies, aux procès de leur 'mise en évidence' et au risque d'auto-construction que cela comporte car, dans la mesure où elles sont problématiques, elles fournissent de bons exemples pour étudier la place des acteurs dans le procès de construction des 'objets' qu'ils se donnent à décrire (J'utilise le terme 'phénoménologie' pour désigner un ensemble de phénomènes dynamiques généralement appréhendés indépendamment les uns des autres dans leur matérialité et dans leur fonctionnement, mais que l'on décide pour des raisons théoriques de considérer comme liés entre eux par des relations plus ou moins étroites. La phénoménologie ainsi définie est alors traitée comme un objet problématique dont il s'agit de rendre compte et sa description est envisagée dans une visée explicative unique et/ou en rapport avec un même type de pertinence, ou faisceau de pertinences. Par exemple, la problématisation de la dynamique des langues en rapport avec celle des acteurs renvoie à une phénoménologie que nous décidons d'étudier. Ce terme ainsi défini ne fait pas référence à une théorie philosophique particulière).

Cette thématique, qui porte le plus souvent sur des problèmes généralement laissés aux marges de la recherche en raison du niveau d'interprétation et de la charge de subjectivité qui les caractérisent, me semble faire le lien de la perception psycho-cognitive de phénomènes

dont l'existence ne va pas de soi, à leur émergence, à leur stabilisation et à leur fonctionnalisation éventuelle dans les jeux interprétatifs que les acteurs (réguliers et séculiers) développent en rapport, explicitement ou implicitement. Ce qui ouvre la voie à une réflexion sur nos constructions épistémiques. Autrement dit, au croisement d'une réflexion sur la cognition et sur les élaborations systémiques dont les implications épistémologiques sont fortes, il importe aussi de s'intéresser à la façon dont ces phénoménologies, une fois reconnues, sont gérées par les acteurs dans leur communication, au niveau langagier et au niveau linguistique ; c'est-à-dire, à la façon dont elles sont à la fois repérées, construites, fonctionnalisées, mais aussi, décrites. Il s'agit donc de tirer des conclusions sur les déterminations qui orientent la construction de nos systèmes symboliques en général, ce qui peut être résumé par les questions suivantes qui me semblent s'articuler aux questionnements précédents sur les élaborations sémiotiques : qu'en est-il de leur éventuelle iconicité et de leur support empirique ? Quelle place les acteurs occupent-ils dans le procès de leur émergence ? Dans quelle mesure leur mise en évidence est-elle susceptible de contribuer à leur développement effectif ? Quel est le risque d'auto-construction des représentations qu'elles induisent et leur impact éventuel ? Quelles généralisations ces phénomènes autorisent-ils de faire ?

Enfin, cela conduit à « encadrer » la construction théorique en gestation par une approche épistémologique qui exige une réflexion sur les pratiques des acteurs (chercheurs inclus) dans la construction de leurs représentations (signes et descriptions).

#### POUR CONCLURE

Je n'apprendrai rien à personne en assertant que le domaine des sciences du langage est fortement clivé : il articule traditionnellement des pratiques disciplinaires qui possèdent leurs objectifs particuliers, leurs arrière-plans conceptuels, leurs méthodologies et... leurs « histoires scientifiques », lesquels contribuent à prédéterminer la saisie des phénomènes et les pratiques d'analyse. Partant de cet état de fait et en évitant de se laisser déterminer par les découpages dominants, ce qui importe, c'est de reconsidérer certains domaines, à reconstruire certaines des phénoménologies que ces sciences étudient ou à en introduire de nouvelles qu'elles ont laissées aux marges (cf. la problématique de l'interprétation, la morphogenèse lexicale, la place du chercheur dans son analyse, etc.) et en les ancrant fortement dans le champ des études empiriques. La focalisation sur la fonctionnalité des 'acteurs' que je systématise dans mon approche participe de ce renouvellement.

Enfin, l'enjeu qui est devant nous est sans doute de structurer le cadre de la recherche, de le mettre à l'épreuve des faits ; et de le faire non pas en se liant *a priori* aux précontraintes des disciplines et/

ou en s'armant de leurs modèles (ce qui aurait pour effet de clôturer le champ de la recherche et de conforter ces divisions disciplinaires) mais en s'appuyant sur les dimensions qui semblent composer et interagir entre-elles pour donner un minimum de sens et d'unité à cette dynamique des langues que je constitue ici en phénoménologie.

Autrement dit : Si aujourd'hui, comme on le sait, l'hétérogénéité linguistique et langagière fait l'objet de travaux qui font pendant aux approches d'une 'langue' pensée comme homogène, la liaison entre ces deux saisies (celle de l'hétérogénéité des phénomènes linguistiques et langagiers et celle de l'homogénéité que nous leur attribuons) n'a pas fait l'objet de beaucoup de recherches. C'est cependant cette articulation complexe (centrale dans la construction des signes, du sens et des représentations afférentes) qu'il importe de questionner.

De même, si les recherches linguistiques qui rendent compte des faits de langues coexistent avec des recherches dans le domaine langagier qui s'intéressent à l'implication des locuteurs dans les procès de communication, il est plus rare de trouver des approches qui problématisent le rapport que les 'acteurs humains' entretiennent avec les outils qu'ils construisent dans et pour leur communication. Or, je pense que l'étude de ce rapport est essentielle pour mieux comprendre non seulement la dynamique des langues mais aussi les modalités d'émergence de nos représentations symboliques en général ; c'est pourquoi je choisis de ne pas détacher les phénomènes étudiés de leur rapport aux acteurs humains qui les construisent et les interprètent dans leur communication ordinaire. De fait, une telle approche suppose de structurer une recherche au croisement des grands champs disciplinaires (sociolinguistique, pragmatique, anthropologie, sociologie, psychologie, ...) qui sont concernés par la dynamique des acteurs de la communication ; d'appréhender les schémas qui/que conduisent ces acteurs au sein du processus d'élaboration de formes linguistiques et langagières et de construction des connaissances en rapport ; de retenir l'idée d'un 'bouclage' des contraintes sociales qui sont à la fois déterminantes et déterminées dans le développement de ces représentations linguistiques et langagières ; de considérer que les constructions ainsi élaborées qui se stabilisent dans les pratiques des acteurs sont dépendantes de leur contextualisation et de l'historicité qui leur est attachée.

## NOTES

1. Benveniste, 1966 : 259-260 : « La « subjectivité » dont nous traitons ici est la capacité du locuteur à se poser comme « sujet » Elle se définit, non par le sentiment que chacun éprouve d'être lui-même [...] mais comme l'unité psychique qui transcende la totalité des expériences vécues qu'elle

assemble, et qui assure la permanence de la conscience. Or nous tenons que cette « subjectivité » [...] n'est que l'émergence dans l'être d'une propriété fondamentale du langage. Est « ego » qui dit « ego » Nous trouvons là le fondement de la « subjectivité », qui se détermine par le statut linguistique de la « personne » La conscience de soi n'est possible que si elle s'éprouve par contraste. »

2. Benveniste, 1966 : 265 : « Il faut garder à l'esprit que la « 3<sup>e</sup> personne » est la forme [...] qui ne renvoie pas à une personne, parce qu'elle se réfère à un objet placé hors de l'allocution. Mais elle n'existe et ne se caractérise que par opposition à la personne je du locuteur qui, l'énonçant, la situe comme « non-personne » C'est là son statut. La forme il... tire sa valeur de ce qu'elle fait nécessairement partie d'un discours énoncé par « je » »

3. Et dont j'ai pensé qu'elle avait une force pédagogique utile.

4. Bien sûr, l'utilisation d'une « siglaison » pour remplacer une description définie est aussi une manière de les figer en « noms propres », voire, en essences. Processus d'émergence à portée ontologique sans doute, résultant de la démotivation que, *de facto*, la lecture siglée va introduire.

5. À une autre échelle, nettement plus macro-sociale, et dans un autre domaine, C. de Féral (2008) développe une intéressante réflexion sur la reconnaissance d'énoncés 'camfranglais' et la relativité de leur attribution catégorielle.

6. Tous les bons imitateurs et caricaturistes savent bien cela.

7. Bien sûr, il y a loin de la perception métaphorique à la construction mathématique de cet objet; il n'est d'ailleurs ni envisageable, ni envisagé de se rapprocher d'autre chose que de l'image intuitive de cette construction. Il y a aussi un écart, sans doute, entre mon appropriation personnelle de cette forme et la récupération que Lacan (1964) en a faite dans le cadre de ses travaux sur l'image non-spéculaire.

8. *La pensée sauvage*. Voir aussi Nicolăi (2001) où j'avais repris une première fois cette notion.

9. Cf. Nicolăi, 2003, « on retiendra plutôt la pertinence de la notion de *tissu communautaire* (qui introduit une focalisation sur la 'texture', la structure, le type d'organisation des rapports) que celle de *communauté* (qui introduit une focalisation sur le découpage, les frontières) parce que, à tout moment, les membres concernés par les échanges au sein de l'unité considérée ont une appréciation concrète (objectivée ou non) de la structure de communication dans laquelle ils inter-agissent (et des règles de son fonctionnement) et de ce qu'il y a à faire – en l'occurrence : ce qui leur est utile. En revanche il ne leur est pas toujours utile d'avoir une idée *précise* ni des frontières de cette communauté ni de sa représentation symbolique, laquelle peut varier à tout moment, y compris dans le cours de l'échange lui-même. »

10. En ce qui concerne le terme '*le linguistique*', je renvoie à Nicolăi, 2007a : « 'Le linguistique' est sans doute là : dans un espace anthropologique (l'espace de communication global) où sont générées les ressources disponibles aux locuteurs pour leurs pratiques communicatives et leurs procès

de construction de signes. Espace où discursivité, variabilité et feuilletage se modulent dans l'action à travers les pratiques des locuteurs conçus comme des interactants qui communiquent à partir des codes dont ils *disposent*, de ce dont ils se *souviennent*, de ce qu'ils ont *thésaurisé* en tant que formes, structures, routines, normes d'usages, de ce qu'ils ont *engrangé* en tant qu'histoire partagée. Qui transforment et fabriquent du sens, des formes, des représentations comme résultantes de significations négociées en contexte, et qui donnent naissance à *l'homogène* comme construction nécessaire. »

11. Cf. Nicolai, 2007, p. 88, pour un développement sur l'homéostasie que j'ai ainsi définie : le procès par lequel il s'agit de croiser l'hypothèse de l'ensemble de toutes les autres propositions corrélativement retenues et de vérifier dans quelle mesure une cohérence interne est atteinte, conservée ou améliorée par cet apport.

12. Mais quelle serait une anthropologie qui se dispenserait du social ?

13. Le développement d'une recherche pratique autour de la problématique générale de la dynamique des modes langagières (sous presse) et en rapport avec la transformation des langues est ainsi envisagé.